Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 40

Rubrik: Courrier de Leipzig

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sirer qu'un enseignement réglé se développât à la suite de cet essai et il serait à considérer si le costume, employé par Miss Duncan, costume qui ne peut être immédiatement introduit sur la scène, ne pourrait se prêter à ces nouveaux exercices d'enfants. Je ne vois aucun inconvénient à ce que filles et garçons dans des classes séparées, les plus petits même dans une classe commune, dansent dans des costumes très légers et flottants. Libérés des robes serrées ils pourront plus facilement et plus librement mouvoir leur corps et mieux jouir de ces mouvements. Tous les mouvements du corps étant complètement visibles, les enfants se verront obligés de les accomplir le mieux possible, et bientôt l'œil apprendra à apprécier la beauté du jeu vivant des muscles, des membres et des lignes. Il se forme ainsi une conception plus pure, plus innocente et plus morale du corps humain; et quand ces jeunes filles et ces garçons, à un stade ultérieur de leur développement, apprendront à connaître les œuvres des sculpteurs et des peintres, celles-ci ne leur apparaîtront plus comme quelque chose d'étranger et d'étonnant, car ils auront déjà appris à les comprendre, leur éducation leur ayant donné l'expérience et le goût de ces mouvements et de ces gestes. Une fois ces fillettes devenues jeunes filles, elles pourront créer des danses bien plus expressives et plus belles que ne le sont celles d'aujourd'hui; et les jeunes gens qui ont appris à apprécier la noblesse de la danse ranimeront peut-être les danses d'hommes aujourd'hui abandonnées.

Tous considéreront et soigneront leur *corps* comme un *moyen d'expression artistique* des plus élevés. Une génération d'une éducation corporelle des plus pures et des plus nobles fera entrevoir à l'art un nouvel idéal de beauté (1).

Dr Albert Dresdner.

COURRIER DE LEIPZIG

La saison a été riche en musique, mais pauvre en nouveautés. Le Gewandhaus a continué ses concerts sans offrir quelque chose de bien remarquable, Winderstein, le Bach-Verein, le Riedel-Verein, l'Orchestre d'Eulenburg, se sont produits tour à tour, les concerts de solistes, parmi lesquels je veux nommer celui de Max Reger et L. Hess, puisque Reger tient une place parmi les jeunes compositeurs marquants actuels, se sont succédé presque sans intervalles, il m'a été impossible de me rendre à tous. Quelques événements d'importance me paraissent d'ailleurs valoir la peine que je m'en occupe spécialement, et je me décide de laisser de côté les détails plus minutieux, pour pouvoir dire quelque chose là-dessus. J'aborde donc tout de suite la question brûlante du jour, provoquée par l'interprétation de la Matheus-Passion à l'Eglise de St-Thomas, cette fois sous la direction de Nikish. La « Matheus-Passion », régulièrement interprétée toutes les années, est par conséquent une vieille connaissance, avec laquelle le public de Leipzig se trouve en bonne et cordiale intelligence. On la traite en amie vénérable et sûre, une de celles qui ne changent pas et sur lesquelles l'on peut toujours compter. Cependant cette fois c'était un peu différent, Nikish est homme à nous faire des surprises et l'on se demandait avec une certaine curiosité s'il nous en réservait une pour ce concert.

Car voici ce qui en est:

En sa qualité de ville de musique aristocrate, Leipzig est jalouse de sa renommée et de son importance. L'on veut volontiers servir de modèle, et dans le but de garder pour soi le monopole du style « pur » des classiques, le Conservatoire a constitué une tradition, pour laquelle on a encore une trop grande soumission. Peu à peu l'on a cependant ressenti le besoin d'introduire un sang plus jeune dans les veines desséchées des vieux. L'on s'est demandé pourquoi, en effet, il fallait garder pour Bach, Beethoven et autres ce respect glacial, l'on a voulu voir les maîtres de plus près, apprendre à les connaître aussi comme hommes, vivant, parlant, agissant comme des hommes. Quand je dis « *On* », je ne parle pas du public, bien entendu. Celui-là a pris l'habitude de la tradition et s'en contente; non, je parle d'une partie des critiques et de quelques musiciens, mécontents du Conservatoire et de son Dogme. Hermann Kretzschmar a été le premier à se prononcer contre cette tradition. D'autres ont suivi son exemple, parmi lesquels tout dernièrement le Dr Alfred Henss, Zürichois. Honneur au Suisse qui a osé faire va-

(1) Pour la partie historique ont été principalement utilisés : Les deux livres de Czerwinsky : « Geschichte der Tanzkunst » (Histoire de l'art de la danse) et « Die Tänze des 16 Jahrhunderts » (Les danses du 16e siècle). En outre Storck : « Der Tanz » (La danse) et Becker : « Der Tanz » (La danse).

loir son opinion, et, si bravement, dans la ville préférée de Bach.

J'ai dit dans ma dernière lettre que Nikish avait fait beaucoup pour la réorganisation des concerts du Gewandhaus. Si l'on avait nourri l'espoir qu'il serait aussi l'homme à réaliser une réforme, quant aux classiques, cet espoir a été déçu. Hardi et original lorsqu'il s'agit de la musique moderne, il est timide devant les anciens. Aussi l'interprétation de la Matheus-Passion fut-elle à peu près la même qu'avant, avec la seule différence que les ensembles des chœurs et l'orchestre furent brillants comme toujours sous sa savante direction. Mais les solistes chantaient leurs parties avec l'assommant style traditionnel, à l'exception toutefois de M. Urlus, de l'Opéra d'ici, qui a du reste un vrai talent comme chanteur d'oratorio. Il était à mon avis le seul qui faisait un homme de son Evangéliste. Ce n'est donc pas seulement à Münich (voir une de nos lettres de Münich dans le numéro 37) qu'on se plaint de l'exécution de la Matheus-Passion. Les coupures se font ici de la même façon. Il y a des airs, des chœurs et des récitatifs que le public n'a jamais entendus. Mais ce qui est pire encore c'est que les tempi souvent sont faux. Il est vrai que le maître nous a donné peu d'indications, mais il suffit de sentir avec lui pour ne pas admettre qu'il ait invoqué le drame le plus poignant et le plus mystérieux du monde, sans être pénétré de sa mission, au point de donner une vie réelle aux personnages de son œuvre. Il semble que le sens profond et les phrases compactes de Bach, indiquent suffisamment les tempi.

Mais si Nikish n'est pas l'homme des classiques, il est d'autant plus celui des modernes. Une représentation de Carmen à l'Opéra sous sa direction l'a suffisamment prouvé. Phrase par phrase cela était spirituel, dramatique, dans les plus petits détails d'une finesse de compréhension remarquable. Mlle Olive Tremstad, de l'Opéra de Münich, a chanté la partie de Carmen avec une délicieuse voix de grande chanteuse, mais n'était pas à mon avis la Carmen de Bizet. Elle était noble et fière, mais froide et peu gracieuse, toujours meilleure, toutefois, que les petites Carmen bourgeoises qn'on entend si souvent, et qui font, de cette sauvage enfant de Bohême avec sa soumission fataliste à la destinée, et son ignorance du mal qu'elle occasionne, une roturière de la pire espèce.

Massenet a été représenté par deux œuvres nouvelles pour Leipzig:

« Le jongleur de Notre-Dame », et la « Navarraise. » Le premier a eu du succès, le second moins. J'ai été étonnée de voir combien le public ici semble avoir de la compréhension pour le maître français, quand il se présente dans le genre mystique, qui est aussi son vrai genre. Cela est grâce à Liszt sans doute. Quant au « jongleur de Notre-Dame » il a été bien exécuté et bien accueilli. M. Mœurs a chanté le rôle du jongleur avec beaucoup de sentiment et une naïveté touchante, je ne crois pas qu'on puisse le faire mieux, d'autant plus que sa voix paraît faite pour le rôle. Le frère cuisinier, M. Schütz, est un excellent chanteur, et il l'a prouvé une fois de plus dans le récit si poétique du premier acte. Sa tranquille bonhomie et sa voix douce étaient d'un grand effet. Quant au chœur du premier acte, cela a été désastreux comme souvent ici. C'est une honte pour l'Opéra que ce chœur. Mais on ne peut pas exiger davantage. Il est composé de petites ouvrières et ouvriers de la ville.

Quant à l'exécution de la Navarraise la régie a eu tort de tolérer autant de sang, de coups de fusils, de blessés et de morts. La pièce est déjà brutale comme elle est, il ne faut pas d'exagération. Mlle Pamek a chanté la partie principale. Elle n'avait pas compris ce que Massenet y a mis d'amour touchant prêt au sacrifice — elle n'en a vu que la passion sauvage et irraisonnée. Les couplets du sergent et le ravissant intermezzo ont manqué leur effet. Pour ce genre de musique les Allemands ont les nerfs trop solides et l'humeur trop chagrine. Il y manque l'enthousiasme et l'entrain latins.

Deux autres nouveautés à l'Opéra: « Das war Ich » de Léo Blech, texte de R. Batha, et « les Beichte » de Hummel.

Ici aussi l'on avait réuni deux contrastes. Le premier est une bagatelle, se jouant dans un milieu paysan. Un jeune couple demeure vis-à-vis d'une vieille duègne. Le jeune couple est heureux, la duègne est curieuse et aigrie. Le mari s'amuse un jour à taquiner la servante, la duègne les surprend. Le mari, qui s'en est aperçu se dépêche de répéter la taquinerie avec sa femme pour déjouer ainsi la duègne. Celle-ci se hâte de raconter l'épisode de la servante à la jeune femme, mais reste stupéfaite lorsque celle-là lui rit au nez en disant: « Das war ja ich ». C'est toute l'intrigue. Léo Blech en a fait une espèce d'Opéra comique dont la musique est très moderne, sans doute, mais pas très riche en invention. Je

n'ai retenu que les couplets de la servante — Mlle Gardini, — des couplets en Volkston que j'ai trouvé charmants, et le quatuor de la fin, entre les deux couples d'amoureux, le mari et la femme et la servante et son bien-aimé, une espèce d'hymne à l'amour fidèle. Je ne sais pas si je suis injuste, mais j'ai une antipathie pour les banalités mises en musique, et, malgré la bonne humeur de la pièce, cela fut bien banal. Les artistes s'étaient donné beaucoup de peine pour les ensembles qui sont fort difficiles. Mlle Gardini fut charmante, comme toujours. Cette chanteuse vous prend le cœur. Intelligente, gracieuse et très bonne musicienne, elle donne un cachet personnel à tout ce qu'elle fait. Sa voix aussi est très jolie. Elle est, entre parenthèse, la meilleure Micaëla que j'aie jamais vue.

Le second « les Beichte », était dans le style ultra-moderne mystique. Le sujet qui ne manque ni de sens dramatique ni d'originalité est celui-ci : Deux anciens amis qu'un crime avait séparés, se retrouvent l'un moine, l'autre ermite, au chevet de mort du dernier ?

Le premier tableau nous montre un lieu perdu dans la montagne, l'ermitage du mourant.

Une croix se dresse sur le devant de la scène, au pied de laquelle prient le moine et une jeune fille. Le mourant se confesse à l'ancien ami, et l'on apprend ce qui suit au second tableau. L'on voit la même croix et la même scénerie, seulement l'ermite est jeune et s'y trouve avec une jeune femme, l'épouse de l'ami. Celle-ci supplie son amant de retourner à elle, pendant que l'ermite s'accrochant à la croix, cherche à la ramener à son devoir. La jeune femme invoque le nom de leur petite fille, mais se voyant repoussée, finit par se jeter au bas de la montagne, pendant que l'ermite prie pour le salut de son âme. Changement. L'on se retrouve au chevet du mourant qui est reconnu par la jeune fille, et qui l'embrasse en disant « mon père », tandis que l'ami ferme les yeux du mourant en lui pardonnant. La musique est suave, discrète et mélodieuse. C'est dommage qu'elle manque d'originalité. J'y ai cru reconnaître une série des français modernes. Le compositeur a sans doute beaucoup de talent et sa musique a fait l'impression voulue, mais il est encore dans l'école de Liszt, et gagnerait à se faire plus individuel. C'est pourtant, je le répète, un musicien de talent, et nous n'en avons pas trop. Il faut recueillir avec soin les œuvres nouvelles qui s'offrent.

AGDA OF WETTERSTEDT.

MUSIQUE A GENÈVE

A part les concerts donnés assez fréquemment par nos fanfares et harmonies et dans lesquels, malgré les « polkas pour piston » et autres pièces du même acabit on peut constater que les programmes deviennent de plus en plus artistiques, le public musical de Genève n'a pas eu grand'chose à se mettre sous la dent : Mentionnons cependant un concert donné au Conservatoire par une harpiste, Mlle Edith Martin. — Le programme était peu musical et peu intéressant. On a surtout apprécié le jeu d'un jeune pianiste de talent, M. Max Behrens, élève de M. Willy Rehberg, qui a donné une bonne interprétation et une bonne exécution de diverses pièces de Chopin, Schumann et Moszkowsky. Un violoniste, M. Trebini, parfaitement inconnu ici, se présentait pour la première fois devant le public de Genève. Le *Concerto en mi mineur* de Mendelssohn a été particulièrement favorable au talent réel quoique pas encore mûri du jeune artiste.

Le Conservatoire de Musique peut inscrire en lettres d'or dans ses annales sa dernière audition d'élèves. On sait que sous la direction de M. Henri Marteau, et grâce à son impulsion artistique et intelligente il s'est formé un Orchestre du Conservatoire composé d'une quarantaine d'élèves. Cette nouvelle phalange s'est donc particulièrement distinguée l'autre jour en exécutant la *deuxième symphonie* de Beethoven ! Quoique l'on sente parfois, fort peu d'ailleurs, que le jeune orchestre manque encore d'expérience (il est encore un bébé !) il a fait preuve de grandes qualités artistiques et d'un jeu fin et très convaincu. En somme, un très beau début. S'il y a eu quelques défaillances, c'est principalement les supplémentaires de l'orchestre du théâtre qui en furent coupables — *cuique suum.* — M. Marteau a droit à toutes nos félicitations pour le résultat très artistique qu'il a obtenu.

Parmi les élèves qui se sont produits, il convient de citer Mlle Kuhne, pianiste, (élève de Willy Rehberg) qui s'est distinguée de toute façon dans l'exécution du *Concerto de Grieg*. Il faut aussi citer une tentative intéressante due à M. Montillet qui a fait étudier avec beaucoup de compétence des *Chants grégoriens* aux élèves (dames) de Mme Millella. Quoique d'un intérêt